

ces *middling sorts* de construire leur identité sociale dans les dernières décennies l'époque moderne.

Au total, voilà un livre qui interprète par une approche différente quelques-uns des schémas conceptuels classiques et des problèmes traditionnels de l'histoire sociale de la famille de l'époque moderne de ces dix dernières années.

Isidro DUBERT

Robert LARIN, *Canadiens en Guyane, 1754-1805*, Paris, PUPS, 2006, 392 p.

Robert Larin, déjà auteur d'une *Contribution du Haut-Poitou au peuplement de la Nouvelle-France* (Éditions d'Acadie, 1994), porte son regard sur un mouvement migratoire inverse, celui des Canadiens qui passèrent en France entre 1754 et 1770 (environ 4 000 personnes), et plus précisément sur ceux qui furent redirigés vers la Guyane, au nombre de 92. L'effectif réduit appelait une enquête prosopographique, qui nous est livrée ici. Les notices individuelles de Canadiens déportés de Louisbourg en 1758 (21), d'émigrants canadiens passés en Guyane entre 1763 et 1765 (65) ou encore de Canadiens passés en Guyane après 1765 (9) constituent l'essentiel des abondantes annexes (environ 80 pages) qui complètent un texte, lui-même assez court, de 160 pages. Une liste codifiée permet plus synthétiquement de repérer les Canadiens passés en Guyane, issus de classes populaires, officiers militaires ou membres de l'élite, nés ou non au Canada. Les circonstances de l'arrivée en Guyane et leur destin ultérieur (leur situation en 1770) font également l'objet d'un bref résumé.

L'auteur ne se contente pas de compter les migrants qui ont alimenté l'exode dit de la Conquête. Ce qu'il fait cependant avec minutie dans un chapitre II, qui mène de la capitulation de Québec en septembre 1759 jusqu'au Traité de Paris (1764), et même un peu au-delà. Il existe d'ailleurs à leur sujet une base de données (BDEC), comptant

près de 1 800 inscriptions, qui continue de s'accroître. Un relatif consensus tourne aujourd'hui, semble-t-il, autour d'une évaluation de 4 000 migrants, pour une population de 70 000 à 80 000 habitants. Les historiens se sont longtemps disputés pour savoir si l'élite avait massivement migré ou non, et si l'on pouvait parler d'une véritable « décapitation » sociale. L'examen au microscope du parcours des migrants qui ont fui le conquérant britannique pour rejoindre la France puis la Guyane, offre l'occasion de mesurer la participation des élites (chapitre V), d'examiner les différentes voies d'émigration (chapitre VI), et de tracer leur destin ultérieur (chapitre VIII). Mais auparavant, l'auteur expose quelle a été l'entreprise de colonisation de la Guyane (chapitre III), et quelle fut la « contribution » canadienne à cette entreprise (chapitre IV). Le chapitre IX, enfin, montre comment la Guyane a été perçue au Canada.

La Guyane, colonie de plantation esclavagiste, ne comptait à l'époque que 6 550 habitants, et à peine 750 blancs. Le ministre Choiseul voulut en faire une place de ravitaillement et d'appui, et trouva que les Canadiens et Acadiens réfugiés feraient de bons candidats pour la colonisation de la Guyane. Largement improvisée, cette entreprise qui concerna entre 14 000 et 16 000 colons fut une véritable hécatombe. Robert Larin s'appuie ici notamment sur les travaux de Bernard Cherubini, et sur d'autres encore, pour aboutir à un total d'environ 11 000 décès en quelques mois. Les ex-habitants de Nouvelle-France furent un peu moins touchés, car ils n'avaient pas séjourné dans les camps de rassemblement en France, où les épidémies avaient débuté. Reconnaître et identifier 92 Canadiens au milieu de ces milliers de colons, venus en nombre des Pays rhénans et d'Alsace, n'a pas été chose aisée. D'autant que ces migrants, déjà partis une première fois de Nouvelle-France, s'avèrent ensuite très mobiles. Certains, à peine arrivés en Guyane repartirent. Beaucoup sont morts

sans que leur décès ait été consigné. L'auteur pense que près de la moitié des Canadiens passés en Guyane y sont décédés peu après leur arrivée.

La Guyane n'était que l'un des multiples foyers d'émigration possible, et il y avait aussi bien des manières de migrer. De ce point de vue, les déportés acadiens restés groupés se distinguèrent nettement des Canadiens, dispersés dans toutes les directions. C'est pourquoi la grande majorité des Canadiens ne sont pas passés par le dépôt de Saint-Jean-d'Angély. Le chapitre VI essaie de reconstituer le parcours des uns et des autres, ex-soldats de la Marine, avec leurs épouses, marins réduits au chômage par l'économie de guerre, Canadiens mêlés à des Acadiens et qui ont subi avec eux la déportation. L'émigration directe du Canada à la Guyane est restée presque inexistante. Les émigrants débarquèrent dans différents ports de France. Les soldats de la Marine furent licenciés, et beaucoup de familles se trouvèrent dans de grandes difficultés financières. Les Canadiens ayant réussi leur implantation en Guyane parvinrent finalement dans la petite colonie de Sinnamary. Robert Larin s'attache à montrer que la petite société paysanne qu'ils formaient, connut une indéniable prospérité, grâce notamment à l'élevage. Les Canadiens et les Acadiens formaient alors environ 10 % de la population blanche de la Guyane. Il y eut cependant quelques retours au Canada. Il y avait chez ces migrants une vraie faculté d'adaptation. Dans un dernier chapitre, l'auteur montre que des liens étaient maintenus entre plusieurs migrants et leurs familles restées dans le pays d'origine. Mais ces quelques lettres n'empêchèrent pas que la Guyane prit au Canada la figure d'un pays « maudit », « dévoreuse de victimes innocentes ».

Les fiches individuelles, outre qu'elles décrivent ces itinéraires, donnent également quelques aperçus sur la participation de l'élite à l'exode de la conquête. Les négociants étaient enclins à poursuivre leurs activités commerciales au sein des réseaux reliant la métropole à ses colonies. Beaucoup

d'officiers d'épée ou de plume voulurent poursuivre leur carrière en France et continuer de servir le roi. Mais beaucoup furent déçus des postes qui leur furent offerts. La noblesse canadienne fut assez maltraitée et beaucoup décidèrent de s'en retourner au Canada. Cependant, près de 35 % des Canadiens émigrés en Guyane étaient officiers, religieux ou négociants. Les classes populaires furent aussi très présentes. C'est toute la diversité des voies empruntées par les migrants, leurs échecs et leurs réussites, qui sortent ici vivement éclairées.

Jérôme Luther VIRET

John BOOKER, *Maritime Quarantine: the British Experience, c.1650–1900*, The History of Medicine in Context, Aldershot, Ashgate, 2007, XIX + 624 p.

Au milieu du XIX^e siècle, alors que la pratique de la quarantaine avait encore cours sur le territoire britannique, le Dr Gavin Milroy regrettait qu'aucune recherche n'ait jamais été menée sur ce sujet. Depuis, les rares études publiées le furent par des médecins, sur des périodes ou épisodes particuliers, n'offrant de ce fait aucun tableau d'ensemble satisfaisant d'une pratique pourtant hautement significative pour cette grande nation commerçante que fut la Grande-Bretagne. Malgré son inclinaison ancienne à promouvoir le commerce international, le gouvernement britannique, et particulièrement le *Privy Council*, craignit constamment que des maladies dévastatrices ne fussent importées par des bâtiments de commerce sur son territoire.

Dans cette imposante recherche, John Booker aborde chronologiquement les divers moyens mis en œuvre par les autorités britanniques et destinés à préserver le territoire de ces maladies contagieuses, évoquant divers épisodes de l'histoire du commerce que l'on pourrait qualifier d'« échecs prophylactiques », ainsi que les réactions souvent violentes à ces politiques et leurs conséquences pratiques sur le commerce. Il présente, en 16 chapitres,